

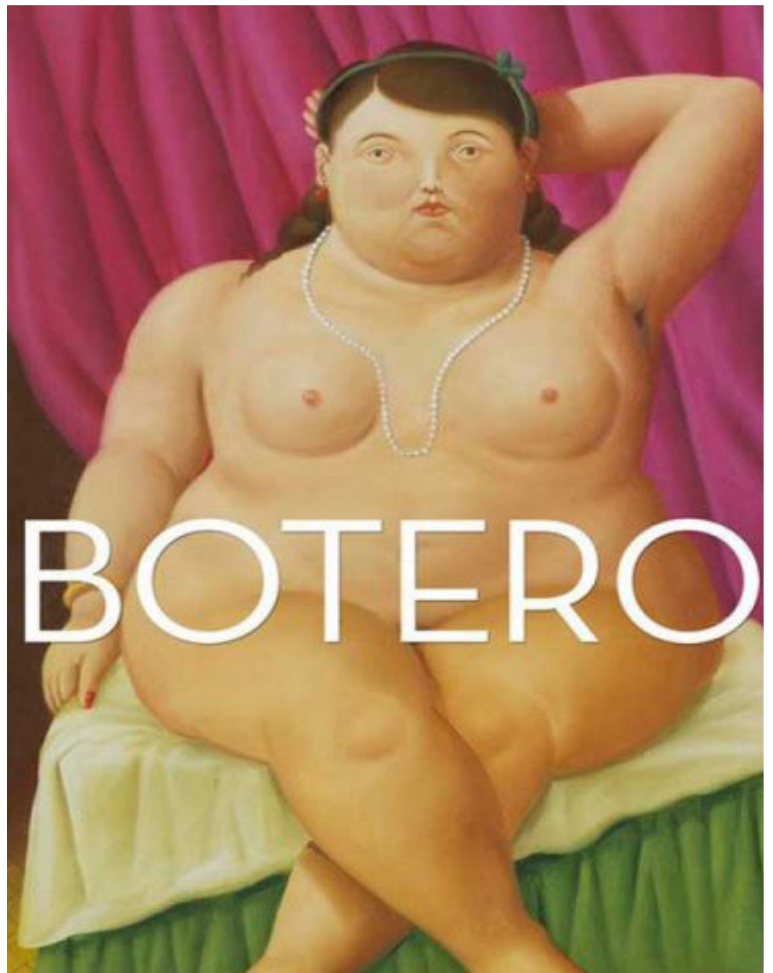
Les rencontres du film d'art

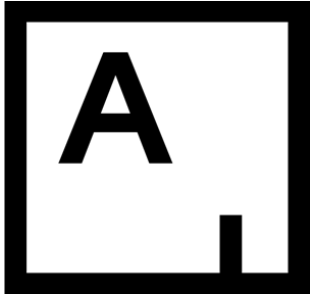
Edition **2020**

BOTERO

de Don Millar

2020





Les mots de Artsy

11/04/2019

Fernando Botero est devenu célèbre malgré le mépris du monde de l'art



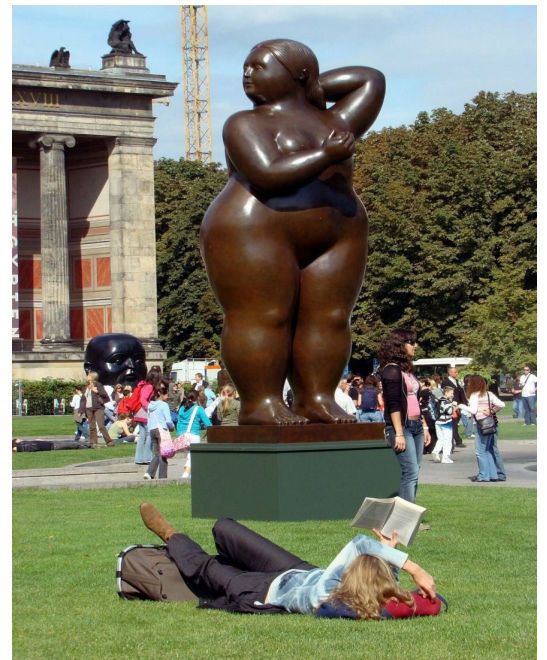
Fernando Botero à Monaco le 14 février 2001. Photo d'Alain Benainous / Gamma-Rapho via Getty Images.

Soyons clairs: aimer Fernando Botero n'est pas très cool . Mais qui se soucie d'être cool? Personnellement, j'ai toujours été fan des fantaisies tout en courbes de l'artiste colombien, de ses peintures et sculptures qui capturent un monde très singulier et très rond. Lorsque j'ai visité Bogotá il y a quelques années, un arrêt au Museo Botero a été l'un de mes points forts personnels; l'institution impressionnante abrite d'innombrables œuvres de l'artiste lui-même, ainsi qu'une abondance de l'impressionnisme et des tableaux modernes qu'il a donnés de sa propre collection. Et même si je n'ai pas l'argent pour acheter un Botero, la bibliothèque de mon salon arbore fièrement une minuscule réplique de sa sculpture emblématique Big Hand (1976). Il me salue chaque matin, une vague grassouillet bonjour pour commencer ma journée.

Botero est peut-être un favori populiste international, mais la plupart des critiques nord-américains ne lui donneront pas l'heure du jour. Cette étrange tension est au cœur d'un nouveau documentaire, intitulé Botero , du réalisateur Don Millar. Botero retrace l'histoire de la vie de l'artiste - d'une enfance appauvrie à Medellín dans les années 1940 à son apogée actuelle, à l'âge de 87 ans, avec un studio à Monaco et une richesse et un succès inimaginables.



Fernando Botero à Monaco le 14 février 2001. Photo d'Alain Benainous / Gamma-Rapho via Getty Images.



Sculptures de Fernando Botero dans le Lustgarten, Berlin. Photo par Ilona Studre / via Getty Images.

Nous suivons un jeune Botero, fils d'une couturière et vendeuse, alors qu'il livrait ses premières aquarelles à un vendeur local plus habitué à vendre des billets pour la corrida. Il a travaillé comme illustrateur de journaux; tombé amoureux du dessin des artistes de la Renaissance Italienne et finalement voyagé et installé en Europe. Le succès n'est pas venu facilement; les studios de ses débuts étaient presque héroïquement minables. Dans les années 1960, il a déménagé pendant un certain temps à New York où, comme il le dit dans le documentaire, il a été traité comme «un lépreux» en raison de la «dictature de l'art abstrait».

Pourtant, Botero ne cessait de se brancher, arrivant au style qu'il a conservé jusqu'à nos jours: des personnages gonflés, presque caricaturaux naviguant dans un paysage où tout ce qu'ils rencontrent - animaux, objets, feuillage - est également rond et spongieux. Surtout, il a maintenu tout au long de sa carrière qu'il ne peignait pas le gras, mais plutôt le volume .



Fernando Botero
Monalisa a caballo , 1961
Galerie Ascaso



Jeune fille à la fleur rose , 1968
Galeria Freites

En 1959, Botero a peint une version de la Joconde à l'âge de 12 ans qui s'est finalement retrouvée dans la collection du Musée d'Art Moderne . Il s'installe à Paris et subit la mort tragique d'un enfant dans un accident qu'il alchimise en une puissante série de peintures. Dans les années 1970, il se passionne pour la sculpture, traduisant ses expériences en deux dimensions dans ce qu'il appelle la «générosité» et la «plénitude» en œuvres épiques et adorables de bronze. Tout au long des décennies, il est resté attaché à son style, malgré les critiques. Il y en a certains, dit Botero dans Botero , qui estiment que « Si l'art donne du plaisir, il a été prostitué, ce qui est ridicule ... l'art doit donner du plaisir.»

Le documentaire de Millar fait appel à Rosalind Krauss, théoricienne et ancienne éditrice d' Artforum et October , pour jouer le rôle de Botero-hater de haute culture. Elle ne déçoit pas. Krauss trouve la sortie de l'artiste «terrible» et compare ses personnages au «Pillsbury Dough-Boy». Elle se réfère à une installation majeure des travaux publics de Botero dans les années 90, sur Park Avenue à New York, comme «une invasion». Le problème, explique Krauss, est qu'«il parle au téléspectateur ... Je suis un téléspectateur qui n'est pas convaincu ou amusé».



Fernando Botero
Nature morte à la pastèque , 1973
Gary Nader

Malgré de telles critiques, l'artiste colombien a fait carrière en élargissant sa portée, et pas seulement en termes de marché. C'est un homme qui dit sincèrement que son objectif est de «toucher le cœur de tout le monde dans le monde» et que l'humour est important car il «crée une petite porte pour le spectateur... et facilite l'entrée dans l'œuvre. »

Cela ne veut pas dire que chaque peinture Botero est facile . Il a capturé la violence politique alimentée par la drogue en Colombie dans les années 80 et 90, y compris Masacre de Mejor Esquina (1997) - une œuvre qui montre une attaque terroriste, avec ses personnages iconiquement gros morts ou mourants. À la suite des révélations de torture par des soldats américains à Abu Ghraib, Botero s'est lancé dans une série déchirante de peintures et de dessins illustrant cet abus de manière graphique. Aucune de ces œuvres n'était à vendre; ils ont été donnés au Berkeley Art Museum en Californie. Alors qu'il a pris ces détours dans une actualité de poids, Botero a continué à créer des séries illustrant des moments de joie simple: chats joufflus , clowns de cirque , amoureux de la danse.



Fernando Botero
Famille nudiste , 2009
Christie's

À bien des égards, ce pourrait être une erreur d'interpréter même les peintures les plus gaies comme non compliquées. «Je crois que Botero est populaire parce que, d'un coup d'œil superficiel, ses peintures sont faciles à comprendre et ne nécessitent aucune formation académique pour être appréciées», a expliqué Patricia Tompkins, directrice de la galerie James Goodman de New York . «Il faut plus d'études pour vraiment apprécier la critique sociale de Botero. Les premiers «gros» gens représentaient les «Haves» en Colombie: l'aristocratie, l'Église et l'armée. »

À bien des égards, ce pourrait être une erreur d'interpréter même les peintures les plus gaies comme non compliquées. «Je crois que Botero est populaire parce que, d'un coup d'œil superficiel, ses peintures sont faciles à comprendre et ne nécessitent aucune formation académique pour être appréciées», a expliqué Patricia Tompkins, directrice de la galerie James Goodman de New York . «Il faut plus d'études pour vraiment apprécier la critique sociale de Botero. Les premiers «gros» gens représentaient les «Haves» en Colombie: l'aristocratie, l'Église et l'armée. »

Pierre Levai, président de la Marlborough Gallery , a rencontré Botero pour la première fois à New York vers 1968. Lors de leur première visite en studio, il s'est rappelé avoir vu des toiles vibrantes: «des natures mortes , des gens qui marchent dans la rue, dansent, mangent et boivent ensemble. Des peintures très humaines. »Ce qu'il faisait n'était pas populaire -« il n'était certainement pas en phase »avec les tendances, a déclaré Levai - mais la première exposition de Botero avec Marlborough a été épuisée. Et ainsi a commencé une relation de plusieurs décennies qui se poursuit encore aujourd'hui.



Fernando Botero
Grapes, 1987
Galerie AM PARK



Fernando Botero
Pase de pecho, 1991
Galería Daniel Cardani

Levai blâme la réticence des critiques américains à embrasser la superstar colombienne en partie à cause des préjugés culturels, ce qu'il considère comme «une sorte de dédain pour ce qui vient d'Amérique latine». Personnellement, cela semble moins coupable qu'une tendance élitiste à mépriser ce qui semble trop populaire - comme si l'accessibilité était la même chose qu'un désir insatiable de plaire, à tout prix. Quoi qu'il en soit, Levai a été frappé par le manque constant d'attention critique que Botero reçoit à New York, par exemple, par opposition à l'Europe. Une exposition fin 2018 de nouveaux travaux dans la ville a été accueillie par le silence, a-t-il déclaré, en termes de couverture médiatique; lorsque le même spectacle a voyagé à Madrid, puis à Barcelone, il a été salué par des articles dans les principaux journaux comme El País .

Et pourtant, il y a une différence entre l'attention critique et l'attention populaire, bien sûr. Comme l'a noté Levai, les comparaisons quotidiennes avec Botero sont monnaie courante, étant entrées dans l'imaginaire collectif. Quelqu'un d'un certain physique pourrait bien être décrit comme «ressemblant à un Botero», a-t-il dit - de la même manière que Rubenesque pourrait être un adjectif compréhensible, même pour ceux qui ne sont pas familiers avec Peter Paul Rubens.

Bien qu'il existe des sous-textes flottant sous la surface, il est vrai que la plupart des peintures et sculptures de Botero atteignent le spectateur; ils veulent être admirés, ravis, ricanés. «Je pense que beaucoup de gens sont quelque peu intimidés par l'art contemporain parce qu'ils ne le comprennent pas», a déclaré le réalisateur de Botero , Don Millar. «Ce n'est pas le cas de Botero, qui lui permet d'aller bien au-delà des salons, des galeries et des salles de classe. Je pense que

son utilisation de l'humour est quelque chose que le monde pourrait utiliser un peu plus, surtout maintenant. J'ai été surpris d'apprendre que Botero n'était pas du tout intéressé par les opinions des critiques et des universitaires - quelque chose qui, j'imagine, aggrave leur attitude envers son travail. Il joue un jeu très différent. »

En effet, pour chaque Rosalind Krauss qui crache sur l'attrait populiste de Botero, il y a mille adeptes sérieux - de l'Amérique du Sud à la Chine - qui trouvent son travail délicieux et affirmant la vie, plutôt que kitsch et sans rigueur. Le temps nous le dira, mais je soupçonne que l'histoire de l'art sera bonne pour Botero. «Malgré l'ignorance de la soi-disant intelligentsia», a déclaré Levai, «il est allé partout.»



Fernando Botero
Mère et enfant , 2003
Galerie Opera



Fernando Botero
Après Holbein , 2009
Gary Nader

*Source: Artsy
Scott Indrisek*



Les mots de The SunBreak

17/05/2019

Interview du SIFF: le réalisateur de «Botero» Don Millar sur son grand et nouveau documentaire du prolifique artiste colombien

Qu'est-ce qu'il vous a attiré dans l'art de Fernando Botero et vous a donné envie de faire un film sur lui?

L'attrait universel de l'œuvre dans le monde entier. J'ai assisté à l'ouverture de l'exposition Botero à Pékin et j'ai été frappé par deux choses. Tout d'abord, j'ai été surpris par sa popularité et son attrait dans une culture si différente de la sienne. Deuxièmement, j'ai trouvé Botero lui-même intrigant alors qu'il se frayait un chemin à travers tout le chaos entourant sa visite d'une manière qui était calme, énigmatique et vaguement divertit. La combinaison de ces facteurs a fait exploser une ampoule dans ma tête sur le grand potentiel que cela avait.

Vous souvenez-vous de votre première «rencontre» avec l'art de Botero? Pouvez-vous en parler un peu?

L'art est tellement omniprésent que je ne me souviens pas particulièrement de la première fois que j'ai vu ses œuvres. La première fois que je me souviens de m'être senti ému par l'art, c'était au Mall à Washington DC lors de la visite de ses sculptures monumentales. C'était une douce soirée de printemps et mes parents étaient en visite et nous avons apprécié le spectacle ensemble. Les pièces étaient massives et douces à la fois.

Combien de temps vous a-t-il fallu pour réaliser ce film? J'ai vu que vous aviez beaucoup de contact avec Botero et sa famille. Ont-ils soutenu votre film depuis le début? A-t-il été difficile d'obtenir leur coopération?

Le film a pris 19 mois pour la production et la post-production. J'ai parlé avec Lina Botero et elle a joué un rôle essentiel pour que l'artiste soit d'accord; c'est une personne privée qui aime être laissée seule pour peindre, donc elle a vraiment dû faire un effort extraordinaire. À la fin, Botero était très agréable et satisfait du film.

Pouvez-vous parler de ce que vous avez appris sur Botero en réalisant ce documentaire?

Le gros point à retenir pour moi est assez personnel. Voir son enthousiasme pour apprendre et découvrir après toutes ces années. En tant qu'artiste moi-même, voir que son excitation est aussi vibrante qu'elle l'a jamais été est très touchant.

Avez-vous une œuvre Botero préférée ?

Il y a quelques-unes des premières peintures que j'apprécie vraiment. Les couleurs vibrantes et le sentiment de quelqu'un qui cherche et atteint un style est très clair.



Picador en la plaza (Fernando Botero)

Que se passe-t-il avec ce film après sa sortie au SIFF ?

Le lendemain de mon départ de Seattle, je me rends à un festival à Barcelone pour notre première européenne. C'est une vie difficile! Nous avons une agence de vente mondiale qui travaille dur pour nous, donc je suis ravi de voir ce qu'ils proposent pour la distribution.

Vous avez réalisé une poignée de courts documentaires avant ce long métrage. Y a-t-il des endroits où les gens peuvent les voir? Ou comment peuvent-ils suivre votre travail?

La meilleure façon de les voir est sur mon compte Instagram : @donemillar

Autre chose que vous voulez que les gens sachent sur votre film ?

Je vous conseille d'aller le voir. Je pense que vous serez ému, touché et inspiré.

Source : *The SunBreak*
Chris Burlingame

12/05/2019

Botero, hypnotisé par Piero della Francesca



Botero. Un nom de famille suffit à toute personne au niveau planétaire pour identifier immédiatement le sujet et l'art auxquels elle se réfère. Et en fait Botero - donc, avec l'efficacité du seul nom de famille - est le titre du documentaire réalisé par le canadien Don Millar qui raconte et raconte l'histoire en personne, l'artiste colombien de 87 ans, né dans la «ville du printemps éternel», Medellín mais aussi celle des cartels de la drogue sud-américains et certainement obscurantistes à l'époque de l'enfance de Fernando.

Une enfance « interrompue » à 4 ans du fait de la perte de son père, un épisode non seulement dramatique mais éclairant sur l'œuvre de Botero: «Je fais de grands sujets pour communiquer la sensualité des formes; Je suis passionné par le volume, mon penchant naturel dont je ne savais pas pourquoi », et pour lequel il a décidé de se psychanalyser pour essayer de le comprendre, déduisant ainsi la recherche de la force de la figure paternelle. Il dessinait l'esquisse d'une mandoline, qui a été esquissée de manière « éclatée » par rapport aux proportions réelles, dont son talent, s'explique-t-il: il a compris que sa capacité était de dessiner de cette manière, dont le sujet est les volumes et le besoin de monumentalité.

L'enfance, un thème non seulement important à la première personne comme un enfant, mais encore une fois le centre d'un drame vécu par un père: Botero, qui dans le doc se dit en grande partie assis à une table avec ses trois enfants autour, qui sont à eux, à leur tour, narrateurs de leur père et de son œuvre, ont été déchirés par le drame de la perte du quatrième fils, Pedrito, qui a disparu alors qu'il était enfant à cause d'un investissement mortel dans une voiture, un enfer qui l'a cependant amené à peindre une collection sur le « l'enfant », dont le magnifique *Pedrito in caballo*, une peinture métaphorique entre ludique et réel.

De l'extrême sud du monde, la première fois que Botero est venu en Europe était à Madrid, où il a vu Velázquez et Goya, mais le coup de foudre, celui dont il a été hypnotisé, était Piero della Francesca, dont le travail lui a fait comprendre à quel point la peinture: puis à son arrivée à Florence, il a vraiment rencontré la Renaissance, « cœur de tout »; il vivait dans la capitale florentine dans des conditions de misère, mais il était intéressé à pouvoir y peindre.

Botero est alors arrivé à New York dans les années 1960 avec quelques centaines de dollars en poche: bien qu'il ne se soit jamais senti chez lui en Amérique - il était plus à l'aise en Europe en tant que « latin » - il savait que c'était la capitale de la monde et un artiste devait être dans ce centre: là, il expérimente constamment, en particulier le coup de pinceau très lâche typique de sa peinture, mais dans la Big Apple Pop Art et l'expressionnisme abstrait régnait, tandis que Botero était tout le contraire et était submergé par la critique dévastatrice en effet; Pourtant, il y avait des gens comme la conservatrice Dorothy Miller - à qui le doc est dédié - intéressés par de nouveaux talents, sans limites sur les canons: en ce moment, le travail clé était la Joconde de douze ans.

Des dizaines de croquis, même inédits, défilent et se découvrent sur grand écran: humour, satire et méchanceté, typiques de son art, sont tous représentés et montrés, ainsi que narrés. Don Millar, le réalisateur canadien qui, pendant 19 mois de production, a interviewé Fernando Botero, sa famille, certains des conservateurs les plus prestigieux de l'art contemporain, avec des arrêts dans une douzaine de villes du monde, de la Chine à la Colombie, choisit une narration familiale d'origine.

Pourtant, Botero ne se contente pas d'être peintre, on comprend mieux dans la doc, et à un moment donné il veut apprendre la sculpture, malgré avoir maîtrisé les différentes techniques, de l'huile au fusain, avec talent: en 1983 il a acheté une maison à Pietrasanta, un lieu pour lequel il était spécial parce que Michel-Ange y vivait, et parce qu'il était proche des carrières de Carrare et des fonderies artistiques de bronze historiques, fondamentales pour son art.

Un homme timide, avec un doux sourire et insaisissable pour la discrétion, donc Fernando Botero apparaît à l'écran, qui ne s'intéresse qu'à la peinture, qui déteste les occasions publiques qui le célèbrent, dans lesquelles il a tendance à prendre quelques minutes de foule, puis demande un boîtier et s'assoit seul d'un côté, observant les personnes qui interagissent avec ses œuvres: cela ne le dérange pas d'être touché et sujet à l'interaction, en particulier les grands sculpteurs. « Il y a aujourd'hui des artistes et des critiques qui pensent que si l'art donne du plaisir, c'est de la prostitution, mais c'est absurde car alors tout art est de la prostitution. L'art doit donner du plaisir », explique le maître, un artiste aux grandes passions saisonnières: « quand il devient fasciné par un thème - cirque, Abu Ghraib, corrida, etc. - il s'enthousiasme et s'immerge complètement pendant

longtemps, puis se termine et ne se termine pas. y retourner.

Il s'avère que Botero est également un grand collectionneur d'art , tous collectés et donnés au musée Botero de Bogota , expression de sa générosité d'âme, qu'il exprime dans l'art dans ses œuvres de taille macro.

Fernando Botero, 87 ans, acclamé dans le monde entier, tous les matins, entre 10 et 11 ans, ne manque pas de se rendre dans son atelier à Monaco , où la vue sur le port et la lumière naturelle de la Côte d'Azur sont les compagnons pour continuer à créer, de s'interroger également en critiquant les œuvres déjà achevées, toujours à la recherche d'une solution d'harmonie, car: «On pourrait travailler à l'infini», explique l'artiste, avant tout patriarche voleur pour sa famille.

Source : Cinecitta News

Nicole Bianchi